

nord  
minuit  
solstice de décembre  
froid  
terre-eau  
cryo

terre liquide : mercure, limon, argile, glaise, pâte

eau solide : glace, glacier, iceberg

terre dans l'eau : rochers sous-marins, continents ou villes englouties (Atlantide, Ys), épaves (Titanic), l'or du Rhin (Nibelungen), le fœtus dans le liquide amniotique

eau dans la terre : nappes phréatiques, fleuves infernaux (Styx, Cocyte, Achéron, Phlégéon, Léthé, Erèbe), l'oeuf

lieu : les abysses, l'Enfer : aventures infernales

point du ciel : FC, nadir

thèmes : la chair, mort et naissance

mythologie : Chaos, les trois juges des enfers (Minos, Sarpédon, Rhadamante) Perséphone-Proserpine

#### **MAGNY : Soupirs. LXIV.**

- Holà! Charon, Charon, nautonier infernal.  
- Quel est cet importun qui si pressé m'appelle?  
- C'est l'esprit éploré d'un amoureux fidèle,  
Lequel, pour bien aimer, n'eut jamais que du mal.

- Que cherches-tu de moi? - Le passage fatal.  
- Quel est ton homicide? - O demande cruelle!  
Amour m'a fait mourir. - Jamais dans ma nacelle  
Nul sujet à l'amour je ne conduis à val.

- Eh! de grâce, Charon, reçois-moi dans ta barque.  
- Cherche un autre nocher. Car ni moi, ni la Parque  
N'entreprenons jamais sur ce maître des dieux.

- J'irai donc malgré toi. Car j'ai dedans mon âme  
Tant de traits amoureux, et de larmes aux yeux,  
Que je serai le fleuve, et la barque, et la rame.

#### **GOETHE : Dernière lettre de Werther.**

Tout est calme autour de moi, et mon âme est si tranquille! Je te remercie, ô mon Dieu, de m'accorder cette chaleur et cette force dans ces derniers moments! Je m'approche de la fenêtre, ô ma chère amie, et je vois encore quelques étoiles dans ce ciel éternel briller solitaires au travers des nuages orageux qui fuient par-dessus ma tête. Astres brillants, non, vous ne tomberez point. L'Éternel vous porte, ainsi que moi, dans son sein. Je revois encore la Grande Ourse, la plus belle de toutes les constellations. Quand je sortais de chez toi, le soir, Charlotte, elle brillait face à moi. Avec quelle extase ne l'ai-je pas souvent contemplée! Combien de fois n'ai-je pas élevé les mains vers elle pour la prendre à témoin de ma félicité! Ô Charlotte! qu'y a-t-il dans l'univers qui ne me rappelle ton souvenir? Tout ce qui m'environne n'est-il pas toi? Et n'ai-je pas, comme un enfant, dérobé mille bagatelles que tes mains ont sanctifiées en les touchant?

Ton portrait qui me fut si cher, je te le rends, Charlotte, je te le lègue, et te conjure de l'honorer. Je l'ai couvert de mille et mille baisers! Mille fois mes yeux l'ont salué lorsque je sortais de chez moi ou que j'y rentrais.

J'ai écrit à ton père pour le prier de veiller sur ma dépouille. Il y a au fond du cimetière, à l'extrémité qui touche la campagne, deux tilleuls. C'est là que je désire reposer. Il peut faire cela pour son ami. Il le fera. Joins tes prières aux miennes. Je ne prétends pas que de pieux chrétiens veuillent être enterrés près du corps d'un pauvre infortuné. Hélas! je voudrais être déposé dans quelque vallon solitaire ou sur les bords d'un chemin, afin que le prêtre ou le lévite levât les yeux au ciel pour implorer ma grâce au Seigneur en passant près de ma tombe, tandis que le Samaritain verserait sur mon sort quelques pleurs.

Charlotte, c'est d'une main ferme et assurée que je saisis ce fatal calice qui doit m'abreuver du vertige de la mort. C'est toi qui me l'as présenté. Je le reçois sans frémir. Ainsi vont s'accomplir toutes les espérances et tous les souhaits de ma vie. Je vais heurter de sang-froid à la porte d'airain de la mort. Que n'ai-je eu le bonheur, Charlotte, de t'offrir ma vie en sacrifice. Je mourrais de grand coeur, je mourrais joyeux si je pouvais te rendre le repos, le bonheur de ta vie. Hélas il n'est donné qu'à quelques-uns le privilège de verser leur sang pour l'être qu'ils chérissent, et de s'offrir en sacrifice pour lui donner une vie nouvelle et surabondante.

Charlotte, je veux être enterré dans les vêtements que je porte. Tu les as bénis en y posant tes mains. J'ai aussi demandé cette grâce à ton père. Mon âme plane déjà sur ma tombe. On ne doit point fouiller dans mes poches. Ce noeud de rubans roses que tu portais à ton corsage le premier jour où je te vis au milieu de tes enfants... Oh! embrasse-les mille fois, et raconte-leur le destin de leur malheureux ami. Ces chers enfants, je crois les voir encor se presser autour de moi! Ah! comme je me suis attaché à toi! Comme dès le premier instant je ne pouvais plus te quitter!... Ce noeud de rubans, je veux qu'il soit enterré avec moi. Tu m'en fis présent le jour de mon anniversaire. Ils devinrent pour moi des reliques. Hélas! je ne me doutais guère que ce plaisant chemin me conduirait ici. Sois calme, je t'en prie, sois calme.

Ils sont chargés. Minuit sonne. Qu'il en soit donc ainsi. Charlotte! Charlotte! Adieu. Adieu.

### **MICHELET : La mer. I, 1.**

Au plus haut de Saint-Michel, on vous montre une plate-forme qu'on appelle celle des Fous. Je ne connais aucun lieu plus propre à en faire que cette maison de vertige. Représentez-vous tout autour une grande plaine comme de cendre blanche, qui est toujours solitaire, sable équivoque dont la fausse douceur est le piège le plus dangereux. C'est et ce n'est pas de la terre, c'est et ce n'est pas de la mer, l'eau douce non plus quoiqu'en dessous des ruisseaux travaillent le sol incessamment. Rarement et pour ce courts moments, un bateau s'y hasarderait. Et, si l'on passe quand l'eau se retire, on risque d'être englouti. J'en puis parler, je l'ai été presque moi-même. Une voiture fort légère, dans laquelle j'étais, disparut en deux minutes avec le cheval ; par miracle, j'échappai. Mais, moi-même à pieds, j'enfonçais. À chaque pas, je sentais un affreux clapotement, comme un appel de l'abîme qui me demandait doucement, m'invitait et m'attirait, et me prenait par dessous. J'arrivai pourtant au roc, à la gigantesque abbaye, cloître, forteresse et prison, d'une sublimité atroce, vraiment digne du paysage.

### **HUGO : Les misérables. V, 3, 5.**

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix; la semelle s'y attache; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à tous les pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'oeil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se

rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement, il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière; il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe, il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il s'est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable gagne de plus en plus; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlèvement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui lui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes, vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlèvement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelisseuse inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il enfonce; il se sent engloutir; il hurle, implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre; le sable atteint la poitrine; il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher de cette gaine molle, sanglote frénétiquement; le sable monte. Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme; nuit. Puis le front décroît; un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.

Quelquefois le cavalier s'enlève avec le cheval; quelquefois le charretier s'enlève avec la charrette; tout sombre sous la grève. C'est le naufrage ailleurs que dans l'eau. C'est la terre noyant l'homme. La terre, pénétrée d'océan, devient piège. Elle s'offre comme une plaine, et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons.

### **NERVAL : El desdichado.**

Je suis le ténébreux, - le Veuf, - l'inconsolé,  
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie:  
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le Pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phoenix...? Lusignan ou Biron?  
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine;  
J'ai rêvé dans la grotte où nage la Sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron:  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

**NERVAL : Antéros.**

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au coeur  
Et sur un col flexible une tête indomptée;  
C'est que je suis issu de la race d'Antée,  
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,  
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,  
Sous la pâleur d'Abel, hélas! ensanglantée,  
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur!

Jéhovah! le dernier, vaincu par ton génie,  
Qui, du fond des enfers, criait : « Ô tyrannie! »  
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,  
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,  
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

**POE : Le corbeau.  
v.f. Stéphane Mallarmé.**

Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié - tandis que je dodelinais la tête, somnolant presque : soudain se fit un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre - cela seul et rien de plus.

Ah! distinctement je me souviens que c'était en le glacial décembre : et chaque tison, mourant isolé, ouvrait son spectre sur le sol. Ardemment je souhaitais le jour - vainement j'avais cherché d'emprunter à mes livres un sursis au chagrin - au chagrin de la Lénore perdue - de la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore : - de nom pour elle ici, non, jamais plus!

Et de la soie l'incertain et triste bruissement en chaque rideau purpural me traversait - m'emplissait de fantastiques terreurs pas senties encore : si bien que, pour calmer le battement de mon coeur, je demeurais maintenant à répéter « C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre - quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre; c'est cela et rien de plus. »

Mon âme devint subitement plus forte et, n'hésitant davantage « Monsieur, dis-je, ou Madame, j'implore véritablement votre pardon; mais le fait est que je somnolais et vous vîntes si doucement frapper, et si faiblement vous vîntes heurter, heurter à la porte de ma chambre, que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu. » - Ici j'ouvris, grande, la porte : les ténèbres et rien de plus.

Loin dans l'ombre regardant, je me tins longtemps à douter, m'étonner et craindre, à rêver des rêves qu'aucun mortel n'avait osé rêver encore; mais le silence ne se rompit point et la quiétude ne donna de signe : et le seul mot qui se dit, fut le mot chuchoté « Lénore! » Je le chuchotai - et un écho murmura de retour le mot « Lénore! » - purement cela et rien de plus.

Rentrant dans la chambre, toute mon âme en feu, j'entendis bientôt un heurt en quelque sorte plus fort qu'auparavant. « Sûrement, dis-je, sûrement c'est quelque chose à la persienne de ma fenêtre. Voyons donc ce qu'il y a et explorons ce mystère - que mon coeur se calme un moment et explore ce mystère; c'est le vent et rien de plus. »

Au large je poussai le volet; quand, avec maints enjouement et agitation d'ailes, entra un majestueux Corbeau des saints jours de jadis. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta ni n'hésita un instant : mais, avec une mine de lord ou de lady, se percha au-dessus de la porte de ma chambre - se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre - se percha, siégea et rien de plus.

Alors cet oiseau d'ébène induisant ma triste imagination au sourire, par le grave et sévère décorum de la contenance qu'il eut : « Quoique ta crête soit chenue et rase, non! dis-je, tu n'es pas pour sûr un poltron, spectral, lugubre et ancien Corbeau, errant loin du rivage de Nuit - dis-moi quel est ton nom seigneurial au rivage plutonien de Nuit?» Le Corbeau dit : « Jamais plus! »

Je m'émerveillai fort d'entendre ce disgracieux volatile s'énoncer aussi clairement, quoique sa réponse n'eût que peu de sens et peu d'à-propos; car on ne peut s'empêcher de convenir que nul homme vivant n'eut encore l'heur de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre - un oiseau ou toute autre bête sur le buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre avec un nom tel que : « Jamais plus! »

Mais le Corbeau, perché solitairement sur ce buste placide, parla ce seul mot comme si mon âme, en ce seul mot, il la répandait. Je ne proférai donc rien de plus : il n'agita donc pas de plume - jusqu'à ce que je fisse à peine davantage que marmotter « D'autres amis déjà ont pris leur vol - demain il me laissera comme mes espérances déjà ont pris leur vol.» Alors l'oiseau dit : « Jamais plus! »

Tressaillant au calme rompu par une réplique si bien parlée : « Sans doute, dis-je, ce qu'il profère est tout son fond et son bagage, pris à quelque malheureux maître que l'impitoyable Désastre suivit de près et de très près, suivit jusqu'à ce que ses chansons comportassent un unique refrain; jusqu'à ce que les chants funèbres de son Espérance comportassent le mélancolique refrain de « Jamais - jamais plus! »

Le Corbeau induisant toute ma triste âme encore au sourire, je roulai soudain un siège à coussins en face de l'oiseau, et du buste, et de la porte; et m'enfonçant dans le velours, je me pris à enchaîner songerie à songerie, pensant à ce que cet augural oiseau de jadis - à ce que ce sombre, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau de jadis signifiait en croassant: « Jamais plus »

Cela, je m'assis occupé à le conjecturer, mais n'adressant pas une syllabe à l'oiseau dont les yeux de feu brûlaient, maintenant, au fond de mon sein; cela et plus encore, je m'assis pour le deviner, ma tête reposant à l'aise sur la housse de velours des coussins que dévorait la lumière de la lampe, housse violette de velours qu'Elle ne pressera plus, ah! jamais plus.

L'air, me sembla-t-il, devint alors plus dense, parfumé selon un encensoir invisible balancé par les Séraphins dont le pied, dans sa chute, tintait sur l'étoffe du parquet. « Misérable! m'écriai-je, ton Dieu t'a prêté - il t'a envoyé par ses anges le répit - le répit et le népenthès dans ta mémoire de Lénore! Bois! oh! bois ce bon népenthès et oublie cette Lénore perdue! » Le Corbeau dit: « Jamais plus! »

« Prophète, dis-je, être de malheur! prophète, oui, oiseau ou démon! Que si le Tentateur t'envoya ou la tempête t'échoua vers ces bords, désolé et encore tout indompté, vers cette déserte terre enchantée - vers ce logis par l'horreur hanté : dis-moi, véritablement, je t'implore! y a-t-il du baume en Judée? - dis-moi, je t'implore. » Le Corbeau dit: « Jamais plus! »

« Prophète, dis-je, être de malheur! prophète, oui, oiseau ou démon! Par les cieux sur nous épars, - et le Dieu que nous adorons tous deux - dis à cette âme de chagrin chargée si, dans le distant Eden, elle doit embrasser une jeune fille sanctifiée que les anges nomment Lénore - embrasser une rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore. » Le Corbeau dit: « Jamais plus! »

« Que ce mot soit le signal de notre séparation, oiseau ou malin esprit », hurlai-je en me dressant. « Recule en la tempête et le rivage plutonien de Nuit! Ne laisse pas une plume noire ici comme un gage du mensonge qu'a proféré ton âme. Laisse inviolé mon abandon! quitte le buste au-dessus de ma porte! ôte ton bec de mon coeur et jette ta forme loin de ma porte!» Le Corbeau dit : « Jamais plus! »

Et le Corbeau, sans voleter, siège encore - siège encore sur le buste pallide de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve, et la lumière de la lampe ruisselant sur lui, projette son ombre à terre; et mon âme, de cette ombre qui gît flottante à terre, ne s'élèvera - jamais plus!

## **BAUDELAIRE : L'examen de minuit.**

La pendule, sonnant minuit,  
Ironiquement nous engage  
À nous rappeler quel usage  
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :  
– Aujourd'hui, date fatidique,  
Vendredi, treize, nous avons,  
Malgré tout ce que nous savons,  
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,  
Des Dieux le plus incontestable!  
Comme un parasite à la table  
De quelque monstrueux Crésus,  
Nous avons, pour plaire à la brute,  
Digne vassale des Démons,  
Insulté ce que nous aimons  
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,  
Le faible qu'à tort on méprise;  
Salué l'énorme bêtise,  
La Bêtise au front de taureau;  
Baisé la stupide Matière  
Avec grande dévotion,  
Et de la putréfaction  
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim!...  
– Vite soufflons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres!

## **BAUDELAIRE : À une heure du matin.**

Enfin seul! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin! La tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie! Horrible ville! Récapitulons la journée: avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une île); avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait : « C'est ici le parti des honnêtes gens», ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre; avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant : « Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z...; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs; avec lui vous pourriez peut-

être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons »; m'être vanté (pourquoi?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle; ouf! est-ce bien fini?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. mes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde; et vous, Seigneur mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise!

### **BAUDELAIRE : Anywhere out of the world.**

Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.

« Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau; on dit qu'elle est bâtie en marbre, et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache tous les arbres. Voilà un paysage selon ton goût; un paysage fait avec la lumière et le minéral, et le liquide pour les réfléchir! »

Mon âme ne répond pas.

« Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées. Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mâts, et les navires amarrés au pied des maisons? »

Mon âme reste muette.

« Batavia te sourirait peut-être davantage? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale. »

Pas un mot. - Mon âme serait-elle morte?

« En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. - Je tiens notre affaire, pauvre âme! Nous ferons nos malles pour Tornéo. Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique; encore plus loin de la vie, si c'est possible; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là, nous pourrions prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir, les aurores boréales nous enverront de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer! »

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie: « N'importe où! n'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde! »

### **MALLARMÉ :**

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

### **MALLARMÉ :**

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

### **MALLARMÉ : Igitur ou La folie d'Elbehnon.**

Ce conte s'adresse à l'Intelligence du lecteur  
qui met les choses en scène, elle-même.  
S.M.

#### **I. Le Minuit.**

Certainement subsiste une présence de Minuit. L'heure n'a pas disparu par un miroir, ne s'est pas enfoui en tentures, évoquant un ameublement par sa vacante sonorité. Je me rappelle que son or allait feindre en l'absence un joyau nul de rêverie, riche et inutile survivance, sinon que sur la complexité marine et stellaire d'une orfèvrerie se lisait le hasard infini des conjonctions.

Révéléateur du Minuit, il n'a jamais alors indiqué pareille conjoncture, car voici l'unique heure qu'il ait créée; et que, de l'Infini se séparent, et les constellations, et la mer, demeurées, en l'extériorité, de réciproques néants, pour en laisser l'essence, à l'heure unie, faire le présent absolu des choses.

Et de Minuit demeure la présence en la vision d'une chambre du temps, où le mystérieux ameublement arrête un vague frémissement de pensée, lumineuse brisure du retour de ses ondes et de leur élargissement premier, cependant que s'immobilise (dans une mouvante limite) la place antérieure de la chute de l'heure en un calme narcotique de moi pur longtemps rêvé; mais dont le temps est résolu en des tentures sur lesquelles s'est arrêté, les complétant de sa splendeur, le frémissement amorti, dans de l'oubli, comme une chevelure languissante, autour du visage éclairé de mystère, aux yeux nuls pareils au miroir, de l'hôte, dénué de toute signification que de présence.

C'est le rêve pur d'un Minuit, en soi disparu, et dont la Clarté reconnue, qui seule demeure au sein de son accomplissement plongé dans l'ombre, résume sa stérilité sur la pâleur d'un livre ouvert que présente la table; page et décor ordinaires de la Nuit, sinon que subsiste le silence d'une antique parole proférée par lui, en lequel, revenu, ce Minuit évoque son ombre finie et nulle par ces mots : « J'étais l'heure qui doit me rendre pur. »



Depuis longtemps morte, une antique idée se mire telle à la clarté de la chimère en laquelle a agonisé son rêve, et se reconnaît à l'immémorial geste vacant avec lequel elle s'invite, pour terminer l'antagonisme de ce songe polaire, à se rendre, avec et la clarté chimérique, et le texte refermé, au Chaos de l'ombre avorté et de la parole qui absolu Minuit.

Inutile, de l'ameublement accompli qui se tassera en ténèbres comme les tentures, déjà alourdies en une forme permanente de toujours, tandis que, leur virtuelle, produite par sa propre apparition en le miroitement de l'obscurité, scintille le feu pur du diamant de l'horloge, seule survivance et joyau de la Nuit éternelle, l'heure se formule en cet écho, au seuil des panneaux ouverts par son acte de la Nuit éternelle, l'heure se formule en cet écho, au seuil de panneaux par son acte de la Nuit : « Adieu, nuit que je fus, ton propre sépulcre, mais qui, l'ombre survivante, se métamorphosera en Éternité . »

II. Il quitte la chambre et se perd dans les escaliers.

L'ombre disparue en l'obscurité la Nuit resta avec une douteuse perception de pendule qui va s'éteindre et expirer en lui; à ce qui luit et va, expirant en soi, s'éteindre, elle se voit qui le porte encore; donc, c'est d'elle que, nul doute, était le battement ouï, dont le bruit total et dénué à jamais tomba en son passé.

D'un côté si l'équivoque cessa, une motion de l'autre, dure, marquée plus pressante par un double heurt, qui n'atteint plus ou pas encore sa notion, et dont un frôlement actuel, tel qu'il doit avoir lieu, remplit confusément l'équivoque, ou sa cessation : comme si la chute totale qui avait été le choc unique des portes du tombeau, n'en étouffait pas l'hôte sans retour; et dans l'incertitude issue probablement de la tournure affirmative, prolongée par la réminiscence du vide sépulcral du heurt en laquelle se confond la clarté, se présente une vision de la chute interrompue de panneaux, comme si c'était soi-même, qui, doué du mouvement suspendu, le retournât sur soi en la spirale vertigineuse conséquente; et elle devait être infiniment fuyante, si une oppression progressive, poids graduel de ce dont on ne se rendait pas compte, malgré que ce fût expliqué en somme, n'en eût impliqué l'évasion certaine en un intervalle, la cessation; où, lorsque expira le heurt, et qu'elles se confondirent, rien en effet ne fut plus ouï : que le battement d'ailes absurdes de quelque hôte effrayé de la nuit heurté dans son lourd somme par la clarté, et prolongeant sa fuite indéfinie.

Car, pour le halètement qui avait frôlé cet endroit, ce n'était pas quelque doute dernier de soi, qui remuait ses ailes par hasard en passant, mais le frottement familial et contigu d'un âge supérieur, dont maint et maint génie fut soigneux de recueillir toute sa poussière séculaire en son sépulcre pour se mirer en un soi propre, et que nul soupçon n'en remontât le fil arachnéen – pour que l'ombre dernière se mirât en son propre soi, et se reconnût en la foule de ses apparitions comprises à l'étoile nacrée de leur nébuleuse science tenue d'une main, et à l'étincelle d'or du fermoir héraldique de leur volume, dans l'autre; du volume de leurs nuits; telles, à présent, se voyant pour qu'elle se voie, elle, pure, l'Ombre, ayant sa dernière forme qu'elle foule, derrière elle, couchée et étendue, et puis, devant elle, en un puits, l'étendue des couches à jamais séparées d'elles et que sans doute elles ne connurent pas – qui n'est, je le sais, que le prolongement absurde du bruit de la fermeture de la porte sépulcrale dont l'entrée de ce puits rappelle la porte.

Cette fois, plus nul doute; la certitude se mire en l'évidence : en vain, réminiscence d'un mensonge, dont elle était la conséquence, la vision d'un lieu apparaissait-elle encore, telle que devait être, par exemple, l'intervalle attendu, ayant, en effet, pour parois latérales, l'opposition double des panneaux, et pour vis-à-vis, devant et derrière, l'ouverture de doute nul répercutée par le prolongement du bruit des panneaux, où s'enfuit le plumage, et dédoublée par l'équivoque exploré, la symétrie parfaite des déductions prévues démentaient sa réalité; il n'y avait pas à s'y tromper, c'était la conscience de soi (à laquelle l'absurde même devait servir de lieu) – sa réussite.

Elle se présente également dans l'une et dans l'autre face des parois luisantes et séculaires ne gardant d'elle que, d'une main, la clarté opaline de sa science, et de l'autre, son volume, le volume de ses nuits, maintenant fermé : du passé et de l'avenir que parvenue au pinceau de moi, l'ombre pure domine parfaitement et finis, hors d'eux.

Tandis que devant et derrière, se prolonge le mensonge exploré de l'infini, ténèbres de toutes mes apparitions réunies, à présent que le temps a cessé et ne les divise plus, retombées en un lourd somme, massif (lors du bruit d'abord entendu), dans le vide duquel j'entends les pulsations de mon propre coeur.

Je n'aime pas ce bruit : cette perception de ma certitude me gêne : tout est trop clair, la clarté montre le désir d'une évasion; tout est trop luisant, j'aimerais rentrer en mon Ombre incréée et antérieure, et dépouiller par la pensée le travestissement que m'a imposé la nécessité d'habiter le coeur de cette race (que j'entends battre ici) seul reste d'ambiguïté.

À vrai dire, dans cette inquiétante et belle symétrie de la construction de mon rêve, laquelle des deux ouvertures prendre, puisqu'il n'y a plus de futur représenté par l'une d'elles? Ne sont-elles pas toutes deux, à jamais équivalentes, ma réflexion? Dois-je encore craindre le hasard, cet antique ennemi qui me divisa en ténèbres et en temps créés, pacifiés là tous deux en un même somme? et n'est-il pas la fin du temps, qui amena celle des ténèbres, lui-même annulé?

En effet, la première venue ressemble à la spirale précédente : même bruit scandé, et même frôlement : mais comme tout a abouti, rien ne peut plus m'effrayer : mon effroi qui avait pris les devants sous la forme d'un oiseau est bien loin : n'a-t-il pas été remplacé par l'apparition de ce que j'avais été? et que j'aime à réfléchir maintenant afin de dégager mon rêve de ce costume.

Ce scandement n'était-il pas le bruit du progrès de mon personnage qui maintenant le continue dans la spirale, et ce frôlement, le frôlement incertain de sa dualité? Enfin ce n'est pas le ventre velu d'un hôte inférieur de moi, dont la lueur a heurté le doute, et qui s'est sauvé avec un volètement, mais le buste de velours d'une race supérieure que la lumière froisse, et qui respire dans un air étouffant, d'un personnage dont la pensée n'a pas conscience de lui-même, de ma dernière figure, séparée de son personnage par une fraise arachnéenne et qui ne se connaît pas : aussi, maintenant que sa dualité est à jamais séparée, et que je n'ouïs même plus à travers lui le bruit de son progrès, je vais m'oublier à travers lui, et me dissoudre en moi.

Son heurt redevient chancelant comme avant d'avoir la perception de soi : c'était le scandement de ma mesure dont la réminiscence me revint prolongée par le bruit dans le corridor du temps de la porte de mon sépulcre, et par l'hallucination : et, de même qu'elle a été réellement fermée, de même elle doit s'ouvrir maintenant pour que mon rêve se soit expliqué.

L'heure a sonné pour moi de partir, la pureté de glace s'établira, sans ce personnage, vision de moi – mais il emportera la lumière! – la nuit! Sur les meubles vacants, le Rêve a agonisé en cette fiole de verre, pureté, qui renferme la substance du Néant.

### III. Vie d'Igitur.

J'ai toujours vécu mon âme fixée sur l'horloge. Certes, j'ai tout fait pour que le temps qu'elle sonna restât présent dans la chambre, et devint pour moi la pâture et la vie – j'ai épaissi les rideaux, et comme j'étais obligé pour ne pas douter de moi de m'asseoir en face de cette glace, j'ai recueilli précieusement les moindres atomes du temps dans des étoffes sans cesse épaissies. – L'horloge me fait souvent grand bien.

Voici en somme Igitur, depuis que don Idée a été complétée : - Le passé compris de sa race qui pèse sur lui en la sensation de fini, l'heure de la pendule précipitant cet ennui en temps lourd , étouffant, et son attente de l'accomplissement du futur, forment du temps pur, ou de l'ennui, rendu instable par la maladie d'idéalité : cet ennui, ne pouvant être, redevient ses éléments, tantôt, tous les meubles fermés, et pleins de leur secret; et Igitur comme menacé par le supplice d'être éternel qu'il pressent vaguement, se cherchant dans la glace devenue ennui et se voyant vague et près de disparaître comme s'il allait s'évanouir en le temps, puis s'évoquant; puis lorsque de tout cet ennui, temps, il s'est refait, voyant la glace horriblement nulle, s'y voyant entouré d'une raréfaction, absence d'atmosphère, et les meubles, tordre leurs chimères dans le vide, et les rideaux frissonner invisiblement, inquiets; alors, il ouvre les meubles pour qu'ils versent leur mystère, l'inconnu, leur mémoire, leur silence, facultés et impressions

humaines, - et quand il croit être redevenu lui, il fixe de son âme l'horloge, dont l'heure disparaît par la glace, ou va s'enfouir dans les rideaux, et trop-plein, ne le laissant même pas à l'ennui qu'il implore et rêve. Impuissant de l'ennui.

Il se sépare du temps indéfini, et il est! Et ce temps ne va pas comme jadis s'arrêter en un frémissement gris sur les ébènes massifs dont les chimères fermaient les lèvres avec une accablante sensation de fini, et, ne trouvant plus à se mêler aux tentures saturées et alourdies, remplir une glace d'ennui où, suffoquant et étouffé, je suppliais de rester une vague figure qui disparaissait complètement dans la glace confondue; jusqu'à ce qu'enfin, mes mains ôtées un moment de mes yeux où je les avais mises pour ne pas la voir disparaître, dans une épouvantable sensation d'éternité, en laquelle semblait expirer la chambre, elle m'apparût comme l'horreur de cette éternité. Et quand je rouvrais les yeux au fond du miroir, je voyais le personnage d'horreur, le fantôme de l'horreur absorber peu à peu ce qui restait de sentiment et de douleur dans la glace, nourrir son horreur des suprêmes frissons des chimères et de l'instabilité des tentures, et se former en raréfiant la glace jusqu'à une pureté inouïe, - jusqu'à ce qu'il se détachât, permanent, de la glace absolument pure, comme pris dans son froid, - jusqu'à ce qu'enfin les meubles, leurs monstres ayant succombé avec leurs anneaux convulsifs, fussent morts dans une attitude isolée et sévère, projetant leurs lignes dures dans l'absence d'atmosphère, les monstres figés dans leur effort dernier, et que les rideaux cessant d'être inquiets tombassent, avec une attitude qu'ils devaient conserver à jamais.

#### IV. Le coup de dés.

Mais l'Acte est accompli.

Alors son moi se manifeste par ceci qu'il reprend la Folie : admet l'acte, et, volontairement, reprend l'Idée, en tant qu'Idée : et l'Acte (quelle que soit la puissance qui l'ai guidé) ayant nié le hasard, il en conclut que l'Idée a été nécessaire.

Alors il conçoit qu'il y a, certes, folie à l'admettre absolument : mais en même temps il peut dire que, par le fait de cette folie, le hasard étant nié, cette folie était nécessaire. A quoi? (Nul ne le sait, il est désolé de l'humanité.)

Tout ce qu'il en est, c'est que sa race a été pure : qu'elle a enlevé à l'Absolu sa pureté, pour l'être, et n'en laisser qu'une Idée elle-même aboutissant à la Nécessité : et que quant à l'Acte, il est parfaitement absurde, sauf que mouvement (personnel) rendu à l'Infini : mais que l'Infini est enfin fixé.

Igitur secoue simplement les dés - mouvement, avant d'aller rejoindre les cendres, atomes de ses ancêtres : le mouvement qui est en lui est absous. On comprend ce que signifie son ambiguïté.

Il ferme le livre - souffle la bougie, - de son souffle qui contenait le hasard : et, croisant les bras, se couche sur les cendres de ses ancêtres.

Croisant les bras - l'Absolu a disparu, en pureté de sa race (car il le faut bien puisque le bruit cesse).

Race immémoriale, dont le temps qui pesait est tombé, excessif, dans le passé, et qui pleine de hasard n'a vécu, alors, que de son futur. - Ce hasard nié à l'aide d'un anachronisme, un personnage, suprême incarnation de cette race, - qui sent en lui, grâce à l'absurde, l'existence de l'Absolu, a, solitaire, oublié la parole humaine en le grimoire, et la pensée en un luminaire, l'un annonçant cette négation du hasard, l'autre éclairant le rêve où il en est. Le personnage qui, croyant à l'existence du seul Absolu, s' imagine être partout dans un rêve (il agit au point de vue Absolu) trouve l'acte inutile, car il y a et n'y a pas de hasard - il réduit le hasard à l'Infini - qui, dit-il, doit exister quelque part.

#### V. Il se couche au tombeau.

Sur les cendres des astres, celles indivises de la famille était le pauvre personnage, couché, après avoir bu la goutte de néant qui manque à la mer. (La fiole vide, folie, tout ce qui reste du château?) Le Néant parti, reste le château de la pureté.